La « *Colognisation* » des esprits

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3665>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3665

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 160-163

ISBN : 978-2-919040-35-3

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « La « *Colognisation* » des esprits », *Hommes & migrations* [En ligne], 1314 | 2016, mis en ligne le 19 septembre 2016, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3665>

KIOSQUE

LA "COLOGNISATION" DES ESPRITS

par MUSTAPHA HARZOUNE.

Cologne. Nuit de la Saint-Sylvestre. Les fantasmes sur la sexualité de l'Autre ont rejoint la peur de l'invasion. Le sexe et l'immigration. La femme et l'étranger. Le sujet agite les neurones et excite les biscoteaux ! Touche pas à ma meuf ! Surtout quand ce dernier est un circoncis plus ou moins basané et mal dégrossi. Et quoi de plus excitant que de cacher sa xénophobie congénitale derrière la défense d'une moderne et décolorée Jeanne d'Arc, menacée par des barbares aux mœurs de gourbi qui débarquent et s'immiscent dans la civilisation par l'hymen sacralisé. Les bonnes âmes, soucieuses de ne pas charger la barque du déshérité qui traîne ses croyances et mœurs d'un autre âge comme autant de casseroles, ratiocinent. Ce qui ne signifie pas excuser, mais comprendre. La comprenette pour envisager avec une indulgence postcoloniale ces histoires de cuisses. Rabaisser la fesse à une question de cuculture, de morale et de timing (laissons leur le temps et priorité à la lutte de classe et/ou au combat antiraciste) quand tout relèverait du politique et devrait s'envisager à partir de l'émancipation des femmes (dixit Geneviève Fraisse).

Cela faisait des mois que la grande Merkel avait décidé d'ouvrir les portes de l'Allemagne à plus d'un million de demandeurs d'asile. Certains ont vite renvoyé le courage de la teutonne au noir passé et aux besoins démographiques de son pays. Comme si la détresse environnante ne suffisait pas à justifier une position qu'il faut bien qualifier de courageuse. Car il devient courageux d'être humain ! et Merkel dérange les pusillanimes. Là où ses collègues tergiversent, l'ambinant, se la jouent responsables, elle, *primus inter pares*, décide de braver opinion et électorat. Ce n'est pas donné à tout le monde. L'électora-

lisme conduit à mettre la charrue avant les bœufs et ses petits intérêts avant le bien commun. Tandis que la chancelière est à sa politique, voici que quelques milliers de migrants ou réfugiés (on ne sait plus !), fêtards et avinés (pas abstèmes pour deux sous), s'en prennent durant la nuit de la Saint Sylvestre à des centaines de femmes. Là, on est allé plus loin que les radars oculaires des hitlistes chers à Fellag : on zyeute bien sûr, mais on calcule, on s'échauffe, on s'encourage, on vole et, à plusieurs, va s'y que je te coince, que je touche, que je palpe, que je caresse, que je force et que je viole ! *"Ces viols, attouchements sexuels et vols de téléphone portable avaient relancé un débat national sur la place des réfugiés dans ce pays, qui a accueilli en 2015 un nombre record de 1,1 million de demandeurs d'asile"* (Le Monde, 5 avril). Et oui ! On pourrait dire que ce soir-là, l'autre victime du parvis de la gare de Cologne fut Mme Merkel !

Plusieurs mois après les faits, l'enquête a progressé. Exit désormais les réfugiés syriens. Déjà que dans le lot on leur collait quelques terroristes infiltrés, il ne manquait plus que des *"queutards"* (terme emprunté à Olivier Roy) incontrôlés, pour mieux s'en débarrasser. Mais, *"manifestement, [les coupables] ne sont pas ceux à qui on a fait porter le chapeau"* (RTBF, 12 février). *"La police a reçu 1 527 plaintes et dressé une liste de 1 218 victimes, dont 626 de délits sexuels"* rapporte Le Monde du 5 avril, *"sur les 153 personnes suspectées d'avoir commis des agressions, notamment à caractère sexuel, 103 sont de nationalité algérienne ou marocaine (...). Dans le détail, 68 suspects disposent du statut de demandeur d'asile, 18 se trouvaient au moment des faits en situation illégale en Allemagne. La nationalité ou le statut de 47 d'entre eux n'a pas pu être établi avec certitude"*.

La glose dans la glaise

Cela change-t-il quelque chose ? Bien sûr, cela a plombé les partisans de l'asile mais, sur le fond, Syriens ou Marocains, chacun est renvoyé, sans distinction, à sa culture, sa religion et son machisme congénital. Généralisations, raccourcis, *reductio ad absurdum*, ethnicisation et culturalisation ont fleuri. Finalement, professionnels de la parole et commentateurs du net ont (souvent) laissé leur glose s'embourber dans la glaise d'une pensée binaire, dans un dualisme aveugle : à l'"inadaptation culturelle et non sociologique", au "manque de considération des hommes envers les femmes", aux hommes "qui se comportent "comme des bêtes", au "touche pas à ma femme, ma sœur, ma fille" ont répondu les "touche pas à mon migrant, à mon "arabe", à mon muslim", l'universelle banalité du machisme; les "militaires français violeurs" en Centrafrique et les pulsions sexuelles qui ne connaissent pas de religion... "Plus que jamais notre réflexion se doit d'être affirmée, demandait Sérénade Chakik, afin de ne pas se retrouver pris en étau entre une généralisation qui donnerait raison aux xénophobes ou des compromissions qui ferait des islamistes des alliés de nos luttes pour la liberté, pour l'égalité femmes/hommes et la justice sociale" (Huffingtonpost.fr, 22 janvier).

L'écume ...

Kamel Daoud – encore lui ! – va se retrouver – malgré lui – au centre de la polémique. Dans une tribune mise en ligne le 14 janvier par *La Repubblica* et le magazine suisse *L'Hebdo* (voir *Le Monde.fr* du 31 janvier), il écrit : "Il faut offrir l'asile au corps mais aussi convaincre l'âme de changer. L'autre vient de ce vaste univers douloureux et affreux que sont la misère sexuelle dans le monde arabo-musulman, le rapport malade à la femme, au corps et au désir. L'accueillir n'est pas le guérir. (...) Les réfugiés et les

immigrés ne sont pas réductibles à la minorité d'une délinquance, mais cela pose le problème des "valeurs" à partager, à imposer, à défendre et à faire comprendre. Cela pose le problème de la responsabilité après l'accueil et qu'il faut assumer". Puis, glissant de l'immigré ou réfugié à l'islamiste – faut-il croire que les obscurantistes de tous poils ont gagné la bataille des esprits ? –, il précise : "L'Occident est vu à travers le corps de la femme : la liberté de la femme est vue à travers la catégorie religieuse de la licence ou de la "vertu". Le corps de la femme est vu non comme le lieu même de la liberté essentielle comme valeur en Occident, mais comme une décadence: on veut alors le réduire à la possession, ou au crime à "voiler"." Ce papier a échauffé la bile de 19 universitaires qui, dans une tribune (*Le Monde.fr*, 11 février), ont blackboulé celui qu'ils qualifient d'"humaniste autoproclamé", auteur de "lieux communs navrants" et autres "fantasmes islamophobes", accusé de "racialiser ces violences sexuelles", et de banaliser "des discours racistes". Kamel Daoud est renvoyé à "son expérience durant la guerre civile algérienne (1992-1999)" pour souligner (au feutre rouge ?) son absence "de nuances" et sa "vision asociologique". "Cet essentialisme radical produit une géographie fantasmée qui oppose un monde de la soumission et de l'aliénation au monde de la libération et de l'éducation". Ce en quoi on lui fait dire bien plus que ce qu'il a écrit. Idem lorsque "offrir l'asile au corps mais aussi convaincre l'âme de changer" devient "un projet disciplinaire" qui renverrait à "l'insupportable routine de la mission civilisatrice et de la supériorité des valeurs occidentales". Pire, alors que Daoud invite à la fois à "ne pas fermer les yeux, ne pas fermer les portes !", il est accusé de "conditionner l'accueil de personnes qui fuient la guerre et la dévastation" et en cela, de tenir "un discours proprement anti-humaniste, quoi qu'en dise [sic] Daoud".

Dans le *New York Times* du 12 février, Kamel Daoud semble en remettre une couche (en fait cette tribune a été écrite avant la semonce des 19 érudits). Il invite à "comprendre que l'une des grandes misères d'une bonne partie du monde dit "arabe", et du monde musulman en général, est son rapport

KIOSQUE

maladif à la femme” et que ce “rapport pathologique (...) fait irruption en Europe (...) avec des “allures d’une confrontation culturelle sur le sol même de l’Occident”.

... et la vague

La réponse de Kamel Daoud arrive dans *Le Quotidien d'Oran*, le 3 mars, où, expliquant sa décision d'arrêter le journalisme, il précise que *“ce n'est pas devant 19 universitaires [qu'il allait] céder !”*. *“Ce que je pense de nos monstruosités “culturelles” est ce que ce que je vis, par le cœur et le corps, depuis toujours. Je suis algérien, je vis en Algérie, et je n'accepte pas que l'on pense à ma place, en mon nom. Ni au nom d'un Dieu, ni au nom d'une capitale, ni au nom d'un Ancêtre. (...) Le postcolonial ne doit pas être cécité et la “différence” ne doit pas excuser la barbarie. Je ne suis pas islamophobe, je suis libre”*. Dans cette énième partition sur l'essentialisme et l'islamophobie, où chacun, pro comme anti Daoud, tient sa part, on en oublierait ce que porte d'énergie et de réflexion la vague Daoud. On passe sous silence ce que le romancier algérien nomme le *“jeu d'images que l'Occidental se fait de l'Autre”*, avec pour base le *“binôme barbare-civilisé”*, de sorte que *“le fantasme n'a pas attendu les faits”* pour réactiver *“le discours sur “doit-on accueillir ou s'enfermer ?”*”. Sur ce point, il est clair : *“Fermer les portes conduira, un jour ou l'autre, à tirer par les fenêtres, et cela est un crime contre l'humanité”* (*L'Hebdo*, 14 janvier). Ce qu'il appelle la *“Colognisation”* désigne *“un jeu de fantasmes”, “une peur qui convoque l'irraisonnable et tue la solidarité et l'humain”* (*lacauselittéraire.fr*, 27 janvier).

Sur *Le Monde.fr* (20 février) dans une réponse à son ami Adam Shat, il revendique sa *“liberté de ton”*. *“Je suis écrivain et je n'écris pas des thèses d'universitaire. C'est une émotion aussi”*. En écrivain, il dénonce cette *“époque de sommations. Si on n'est pas d'un côté, on est de l'autre”*. Il trouve

“scandaleux” ces verdicts *“d'islamophobie”* prononcés depuis *“le confort et la sécurité”* de capitales occidentales, *“le tout servi en forme de procès stalinien et avec le préjugé du spécialiste : je sermonne un indigène parce que je parle mieux que lui des intérêts des autres indigènes et postdécolonisés”*. Le 25 mars, sur le Bondy Blog, Geneviève Fraisse rejoint Kamel Daoud sur ce constat. Et l'essentiel est ici : *“J'ai compris aussi que l'époque est dure. Comme autrefois l'écrivain venu du froid, aujourd'hui l'écrivain venu du monde dit “arabe” est piégé, sommé, poussé dans le dos et repoussé. La surinterprétation le guette et les médias le harcèlent pour conforter qui une vision, qui un rejet et un déni. (...) Dénoncer la théocratie ambiante chez nous devient un argument d'islamophobe ailleurs. (...) C'est ce qui s'est passé pour la tribune sur “Cologne”. Je l'assume mais je me trouve désolé pour ce à quoi elle peut servir comme déni d'humanité de l'Autre. L'écrivain venu des terres d'Allah se trouve aujourd'hui au centre de sollicitations médiatiques intolérables”*.

Adlène Meddi, journaliste et écrivain algérien, interpelle ces *“détracteurs”*, leur demandant s'*“ils ont écouté Daoud quand il a critiqué les élites françaises ?”* Sur France Inter, en mai 2015, il déclarait : *“En France, j'ai été frappé du fait que vous n'arrivez pas à redéfinir facilement les choses : qu'est-ce que la liberté, qu'est-ce que dessiner, qu'est-ce que la laïcité ? Vous avez une élite qui jacasse beaucoup mais qui est incapable de définir la liberté pour un écolier de 15 ans. Je pense que vous avez besoin d'un dictionnaire. Vous avez une collection de tabous extraordinaires. Je me sens beaucoup plus libre paradoxalement quand j'exerce mon droit d'intellectuel en Algérie qu'ici”* (*Middleeasteye.net*, le 9 mars 2016). Adlène Meddi revient sur la tarte à la crème d'islamophobie pour rappeler que *“l'essentiel”* est dans le jugement prononcé le 8 mars contre le salafiste Hamadache qui avait émis une fatwa appelant à l'exécution de Kamel Daoud ! À côté *“nos”* 19 universitaires font figure de bisounours. Et Meddi de

conclure : “ C’est ici le centre. Eux, là-bas, avec leurs polémiques, sont à la périphérie.”

Dans *Jeune Afrique*, le 24 février, la journaliste et écrivaine tunisienne Fawzia Zouari écrit que, comme Kamel Daoud, “de plus en plus d’intellectuels arabes refusent [de] devenir les otages d’un monde occidental traumatisé par l’accusation d’islamophobie et plombé par les scrupules d’une gauche qui va jusqu’à leur dénier le droit d’aimer dans l’Occident l’espace de liberté et d’émancipation auquel ils aspirent”. (...) S’il paraît “essentiel” pour nos sociétés prises au piège du conservatisme et de la bigoterie. Et il ne déteste pas sa culture ni ne souffre d’un déni d’identité, comme l’imaginent ses détracteurs. Non. Il s’inscrit dans une autre lignée de musulmans : celle des écrivains rebelles et des penseurs du doute qui travaillent à desserrer l’étau du dogme et à faire naître l’individu musulman. Celle que nos signataires du Monde viennent d’acculer au silence. Voilà comment on fait de l’islamisme comme Monsieur Jourdain de la prose...”.

Parlons d’émancipation

Myriam Ibn Arabi, “jeune prof Française et Marocaine”, le 23 janvier dans *Le Club de Mediapart* adresse un “ message aux Occidentaux qui se permettent de [la] traiter de raciste, au motif de [son] auto-critique civilisationnelle ”: “Votre obsession du racisme (due à la Seconde Guerre mondiale et à la colonisation) devient un véritable problème pour nous, nous les “Arabes” qui dénonçons nos tares. Kamel Daoud, Boualam Sansal, Fethi Benslama, Mohamed Arkoun et tant d’autres, nous nous faisons traiter de racistes par certains Européens, alors que nous sommes d’authentiques citoyens de culture arabo-musulmane, qui hurlons de douleur de nous voir aussi rétrogrades. (...) Savez vous seulement que vous empêchez ainsi les progressistes de lutter contre l’islamisme qui est pourtant en pleine ascension ??? Vous nous flinguez... comme

si au final, cela vous arrangeait que nous restions arriérés. (...) Vous avez mené vos révolutions, vos combats contre l’Église, vos luttes pour l’égalité des sexes alors POURQUOI PAS NOUS ? (...) On a du boulot et c’est titanesque. Alors, laissez-nous bosser. Nous ne sommes pas responsables de votre sentiment de culpabilité (...) Alors, gardez-le pour votre usage personnel et ne le dégainez pas à notre rencontre. Techniquement c’est faux et concrètement, ça sabote notre travail.”

Et c’est ici que l’on retrouve Cologne. Sous le titre “ Maintenir les sexes à la frontière du politique et de l’histoire est une erreur ”, Geneviève Fraisse répond au Bondy Blog (le 25 mars). Rappelant que, dans les années 1970, les féministes pouvaient être accusées de complicité avec l’ordre bourgeois (en luttant pour la criminalisation du viol), aujourd’hui, elles s’exposent au couperet idéologique d’islamophobie voir de racisme. Partant, pour Fraisse “le féminisme se doit de désigner la domination masculine comme existante. Son déni est trop fréquent. Mais il est plus fécond de considérer l’émancipation des femmes. (...) Ce qu’on veut toujours faire passer pour un fait divers, la violence sexuelle, bascule ici dans le politique. Et ce avant même l’intervention de Kamel Daoud. Il y a la question des hommes blancs, des immigrés, des migrants, et celle des femmes, les blanches et toutes les autres. Il y a l’oppression ou la barbarie des hommes exploités, et l’oppression ou le fétiche des femmes Blanches. Ainsi on peut se disputer en fabriquant de la hiérarchie par des lectures binaires, dans un sens ou un autre. Et si on abandonnait la question des identités et des catégories ? La sexualité du monde participe à la fabrique de l’histoire. (...) En faire une question morale, c’est maintenir les sexes hors du temps, hors de l’histoire. Mon travail se situe à l’opposé... (...) Les sexes sont un “lieu” de l’échange de la pensée politique. En même temps, comme toujours, il y a un moment où on escamote le problème des femmes. Dans cette tension entre débat de fond et refoulement du sexe se joue l’histoire de l’émancipation.” ■